

plus délicats fantaisistes; M. Claude Terrasse-ressuscite chez nous, et magnifie, la gaieté musicale. Leur collaboration a déjà produit d'excellentes petites œuvres, mais je crois qu'ils n'avaient encore rien donné d'aussi parfait que **la Botte secrète**.

On ne saurait conter une pareille fantaisie : le plus curieux est que, parmi des situations folles, M. Franc Nohain sache garder à ses héros des caractères humains. L'Egoutier n'est pas un fantoche; nous le sentons vivre, si bien qu'au moment où lui, le misérable, a la révélation de ce que sont des « dessous », nous sommes émus, et avec lui, nous trouvons splendide le mot madapolam.

La farce crépidologique de M. Franc Nohain est singulièrement mise en valeur par la musique de M. Claude Terrasse. Les morceaux que M. Terrasse a composés pour *la Botte secrète* sont tous bons : mais le trio qui ouvre la pièce, le chant de l'Egoutier quand il paraît, et le duo qu'il a, vers la fin, avec la princesse de Comagène sont, me semble-t-il, les meilleurs.

M<sup>lle</sup> Thérèse Berka, MM. Jules Mondos et André Dubosc jouent fort bien *la Botte secrète*; M. Gémier y débute comme chanteur, et il donne à l'Egoutier une allure superbe.

Il faut signaler le début dramatique de M. Robert Dieu-donné. Il est des plus heureux : **la Revanche**—que joue aimablement M<sup>lle</sup> Carlier — est une petite comédie fort agréable à entendre, et où ne manquent ni les fines répliques, ni les observations spirituelles.

A.-FERDINAND HEROLD.

## MUSIQUE

Théâtre National de l'Opéra-Comique : *Titania*, drame musical de MM. L. Gallet et A. Corneau, musique de M. Georges Hüe.

Louis Gallet fut sans doute un excellent homme; mais il avait un défaut dont pâtirent quelques-uns de ses contemporains, et qui était de versifier de fâcheux livrets d'opéra dans une langue qu'il tenait de Scribe plutôt que de Victor Hugo. Ce fournisseur de théâtres subventionnés jouissait d'une fécondité qu'il exploitait avec une déplorable persévérance. Cette douce manie lui rapporta beaucoup d'argent et gâcha l'œuvre dramatique de notre Saint-Saëns. Quand la mort vint interrompre le cours de ces occupations lucratives, il n'y a

aucune raison de penser qu'Apollon Musagète ait mis un crêpe à son chapeau. Feu Gallet avait-il pressenti cette incorrection? En tout cas, sa vengeance était prête. Il laissait des pape-rasses posthumes, notes, plans, scénarios, où M. Corneau, noir complice, alla dénicher *Titania*.

Il y a des gens qui ne peuvent enlacer leur valseuse sans lui marcher sur les pieds ou lui déchirer quelque volant. Ce sont souvent les danseurs les plus obstinés. Leur victime éprouve bientôt qu'ils ont des pattes au bout des bras comme au bout des jambes. Pour la première fois de sa vie, Louis Gallet avait vaguement entrevu une idée poétique. Un fol rimeur, obsédé de désirs imprécis, rêvant la conquête de l'insaisissable Chimère, s'endort un soir d'été sous le chêne des Fées. Titania surgit, radieux fantôme, et l'emporte extasié dans ses bras de « chasserresse amoureuse ». Puis, c'est le palais de nuages diaprés, séjour enchanté d'Obéron, roi des Sylphes, peuplé de silhouettes lointaines aux gestes harmonieux; sans oublier le farfadet Robin, un vilain petit rapporteur de bâtard royal, jaloux de l'honneur écorné de son papa, et qui trahit les amants adultères. Et, avec encore aux lèvres le goût des lèvres effleurées de Titania, le pauvre Yann se réveille sous le chêne des Fées, par une nuit d'hiver et de neige, et meurt d'avoir connu « le but inaccessible ».

Ce conte pseudo-shakespearien était un joli canevas pour les broderies d'un vrai poète, et, même, il eût pu tenter la fantaisie d'un penseur humoriste. La Chimère décevante y revêtait l'essence divine; la lubie d'un capricieux immortel y dispensait le châtement. « Qu'elle redoute les dieux, la race des hommes!... Malheur à celui qu'ils élèvent!... » Mais Louis Gallet ne fréquentait pas chez Goethe et n'avait rien de commun avec Shakespeare, sinon peut-être la nationalité de sa blanchisseuse. Il a pataudement empoigné le symbole. Il écrasa dans ses gros doigts les ailes nuancées et fragiles, et piqua le cadavre du papillon sur le bouchon de son encrier. Son rêveur est un niais; son Obéron, un fantoche; sa Titania, une petite femme effrontée qui fait la fenêtre dans les bois et emmène ses galants au domicile conjugal. Il réussit même, dès le premier acte, à rendre Yann antipathique et ridicule, dans une scène bête où son héros refuse fadement l'amour de la plaintive Hermine : « Tu souffrirais par moi. Va, chère fille, — Pure comme ton nom qui dit ta pureté. — Quelque brave garçon aimera ta beauté — Et ton cœur d'ange, et ta divine grâce. — A son foyer il te fera ta place. » Si vraiment

la tâche de M. André Corneau a consisté à rythmer la prose galleteuse, on est forcé de reconnaître qu'il n'a pas foulé la rate de son Pégase; mais on regrette surtout qu'il ait cru devoir immodérément respecter la pensée originale. On augure pourtant qu'il y prit quelques libertés. Il a presque esquissé, au second tableau, un amusant caractère de mari condamné à ne jamais mourir et certain de n'être jamais veuf. « Comment veux-tu qu'on soit fidèle. — Pendant toute une éternité? » oppose Obéron, magnanime, aux cancans de Robin l'excitant à venger son front des fredaines de Titania. Louis Gallet n'eût jamais trouvé cette expression d'une indulgence toute céleste.

La musique de M. Georges Hüe paraît supporter tout le poids du livret. Elle déploie une ampleur de moyens et une grandiloquence sentimentale au moins disproportionnées à la ténuité de l'action. Une sorte de monotonie solennelle en alourdit les situations pathétiques ou piquantes, et fige jusqu'à l'atmosphère impalpable du décor aérien. La facture, le maniement des ressources harmoniques et orchestrales dénotent un musicien possédant à fond son métier, à la fois habile et sincère, mais peu favorisé sous le rapport de l'originalité. L'inspiration de M. Hüe est distinguée, mais prévue, et farcie de souvenirs mal assimilés. L'auteur de *Titania* semble avoir conservé d'*Ascanio*, par exemple, une impression profonde et, visiblement, inoubliable. On est un peu gêné cependant, pour critiquer une partition aussi honorable, décelant l'effort et la probité artistiques, après avoir entendu ailleurs l'importation récente qui nous vint d'Italie et qui ne lui vint pas des cieux. On doit le proclamer : au prix de *Paillasses*, *Titania* est presque un chef-d'œuvre. Mais on est obligé d'ajouter que, pour que M. Georges Hüe soit presque un grand musicien, il faudrait que Saint-Saëns, Wagner et plusieurs autres ne fussent pas venus avant lui.

Le véritable triomphateur a été M. Jusseaume, secondé des irradiations d'une électricité loïe-fulleresque. La forêt, d'abord veloutée de vert émeraude et striée des ombres mauves d'un coucher de soleil estival, puis, pour la fin, poudrée de frimas, claire et lugubre comme un corbillard d'enfant, lui fournit l'occasion de deux tableaux de maître. La demeure fantastique d'Obéron, toute de nuées et de ciel, est une trouvaille charmante, à quoi on ne peut guère objecter que le cadre, fait d'une géométrique circonférence évoquant irrésistiblement « la lune à un mètre », de la plus tristement célèbre des Expositions. Les interprètes ont rempli tout leur devoir

et leur zèle s'escrima vainement à donner quelque relief à des rôles ingrats ou un intérêt quelconque à des discours insignifiants. Mais, décidément, la virginale beauté de M<sup>me</sup> Jeanne Raunay me paraît la destiner mieux à jouer les Iphigénie que les Titania. La gracieuse gaucherie qu'elle manifesta, dans l'offre de soi-même à l'amour de Yann, témoignait d'une inexpérience ingénue plutôt que d'un péché coutumier. Et on doutait presque, malgré l'évidence, de l'infortune d'Obéron.

JEAN MARNOLD.

### ART MODERNE

Nous approchons de cet instant de l'année où, dans l'admirable économie de la vie moderne, « on s'occupe d'art » — avec l'assentiment de la Mode ; et déjà, comme de multiples préludes aux grandes symphonies prochaines, un peu partout s'ouvrent les petites expositions, personnelles ou par groupes. Tous, à la veille des solennelles comparaisons, veulent se rappeler au souvenir du public, avec les qualités individuelles qui ne permettent pas de les confondre entre eux, avec le témoignage de l'œuvre accomplie qui doit leur mériter l'attention universelle une fois de plus.

Ce désir si naturel produit des effets désastreux.

L'abondance des choses à voir ne permet guère de bien regarder, — à moins qu'on ne choisisse. J'ai pris ce dernier parti. J'ai négligé beaucoup des plus considérables entre ces « petits » salons, qui grandissent avec une inquiétante rapidité, — et celui des femmes peintres et sculpteurs. J'y gagne de ne médire d'aucune femme (fit-elle de la sculpture, fit-elle de la peinture), provisoirement : car il est fatal que je retrouve dans les grands bazars beaucoup de ces dames et tous ces messieurs...

#### §

**Œuvres d'Eugène Carrière** (*Galerie Bernheim jeune et fils*).

Cette exposition est un grand événement, le plus grand sans doute, dans l'art vivant, depuis l'ouverture — et la clôture, hélas ! — du Musée Rodin : et ces deux noms, Rodin, Carrière, très justement s'associent dans ces lignes comme étroitement ils voisineront dans l'histoire de l'art.

Mais je n'ai point ici l'ample espace qu'il faudrait à l'expression de mon admiration pour ce génie de la tendresse austère et de la force ardente. L'atmosphère de son œuvre atteste une